

Espace matériel et espace psychologique d'une communauté écartelée : "les" îles de Corse

*Michel CASTELLANI
Université de Corse*

Les déchirements contemporains ont attiré l'attention sur les réalités corses. On aurait bien entendu aimé trouver d'autres sources d'intérêt pour cette île, et ce n'est pas minimiser les préoccupations que de remarquer le caractère historique de la violence sociale comme des troubles politiques. Passée une période de tassement dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, ces derniers ont repris de plus belle après la première guerre mondiale, et surtout à partir des années soixante : attentats, catastrophiques agressions physiques, polémiques de toute sorte ont plongé la Corse dans une tempête permanente qui contraste avec la passivité économique et la permanence des questions de fond. En fait, bien des évolutions se sont produites depuis un demi siècle : "désertification" de l'intérieur, vieillissement de la population, arrivée des rapatriés et renversement durable des flux migratoires, passager "miracle" viticole, élévation au statut de grande région touristique, ouverture sur l'extérieur par le car-ferry, l'avion, les médias... Les choses se sont ainsi grandement compliquées sur le plan social, démographique et culturel, multipliant les occasions de friction¹.

De très nombreuses études ont été menées sur les mutations de la Corse contemporaine en matière économique et humaine (même si les statistiques démographiques relativement fiables n'apparaissent qu'à l'occasion du dernier recensement et que manquent grandement de solides données macro-économiques). On connaît ainsi la faiblesse de la fonction de production, la marginalisation extrême du secteur secondaire, la résistance de la consommation, les énormes déséquilibres de peuplement, ou l'inquiétante structure d'âges. Ce soubassement incertain constitue certainement une des sources de l'agitation politique : ventre plein n'a pas d'histoire. Notre propos aujourd'hui n'est pas d'ajouter une étude supplémentaire dans ces domaines techniques. Il est de réfléchir rapidement sur la problématique d'amont, toujours essentielle, de la perception du milieu par les habitants. Elle peut éclairer sur un mode intéressant les débats actuels. La nature des relations homme-terre ne conditionne-t-elle pas le positionnement matériel ? En retour, ce dernier n'influence-t-il pas directement l'image du milieu ? Les différences de perception à l'intérieur d'une société ne sont-elles pas un révélateur premier de ses fractures profondes ?

On peut sans trop caricaturer classer la conscience du support physique selon deux approches :

- Celle de l'image immédiate, qui engage la place absolue de l'individu dans son environnement (proche ou lointaine, directe ou distendue...)
- Celle du projet, de l'utilisation matérielle, des objectifs économiques, des opportunités d'action que ce même milieu est censé offrir avec une permissivité subjective plus ou moins grande.

¹Une idée globale, donc non nuancée, des problèmes de nature économique peut être donnée par le traditionnel PIB régional. Ce dernier s'élève à environ 21,5 milliards de francs, ce qui procure un quota individuel de 84 000 francs. La valeur ajoutée par habitant est donc de l'ordre des trois-quarts de la moyenne française.

On peut aussi, dans le cas d'espèce de la Corse, classer les individus selon une trilogie d'essence chronologique: les habitants pérennes, les Corses de l'extérieur, les immigrants récents. Il fait peu de doutes que ce n'est pas la même terre qui habite les esprits. Cette approche à deux entrées servira de fil directeur à cette modeste réflexion.

Corses résidents : une approche complexe

Les Corses de souche constituent une communauté au sentiment d'appartenance très accentué. L'identité est toujours affirmée, implicitement ou pas, et les réflexes de type social obéissent largement à une série fine de principes communs. Les réactions devant les grands événements de la vie, heureux ou pénibles, relèvent d'une conscience collective supérieure dont le jugement est largement, sinon unanimement, admis. Même si l'acception n'est pas la même pour tous, ni le contenu politique, le peuple corse est pour la majorité une réalité patente et par définition unique. Bien plus complexe apparaissent les problématiques de type géographique. La perception change d'échelle. La Corse éclate en une complexe mosaïque, où se multiplient les niveaux d'appartenance : ville principale, micro-région, village, hameau... Les modes de vie actuels ont conduit la majorité de la population dans les deux villes principales et quelques centres secondaires, et compliqué plus encore le jeu, sans en remettre en cause les règles profondes. Le sentiment d'adhésion à chacune de ces unités est réel. Il n'en compromet pour autant pas la suprématie de l'attachement au village. Les Corses sont des urbains qui "ont" un village. Bien des familles se contentent d'une habitation principale modeste tout en consacrant une part des revenus à l'entretien d'une maison familiale vide onze mois sur douze².

C'est à l'égard de la micro-région d'origine que fonctionne le mieux le sentiment d'appartenance. On peut habiter des décennies entières à Bastia sans y adhérer vraiment, comme un immigré de l'intérieur, séparé de quelques dizaines de kilomètres du Cap-Corse ou du Niolu natal. Un révélateur parmi d'autres n'est-il pas cette obstination à voter dans un village où l'on ne vit pas ? On pourrait citer facilement, même après les tentatives récentes de régularisation, bien des coquilles à peu près vides dont relèvent des dizaines voire des centaines d'électeurs. Le Corse est un insulaire intérieur.

Il est peu étonnant dans ces conditions de constater l'extrême intensité des rapports individu-milieu immédiat. L'espace est cadre direct d'identification, avec un maillage très fin de lieux dits, de coins d'intimité. Le maquis, le terroir communal (*u cumunu*) ne sont rien d'autre qu'une somme subjective de lieux "privés". On peut admettre sans trop extrapoler qu'il y a là une trace pérenne de l'histoire. Ce peuple nomade a suivi des siècles durant ses chemins de transhumance, réalisé ses escapades face aux dangers extérieurs, tout au long des sentiers difficiles. Il a arraché sa subsistance aux terrains pentus, aux terroirs véritablement construits, soutenus par des milliers de kilomètres de murailles. Il a trouvé abri dans ces milliers d'asiles sommaires en pierre sèche, quelquefois dans des refuges de type troglodytique. La toponymie conserve en abondance les traces des siècles de *razzia* (*petra sarracina, funtana di i mori...*). Les terroirs fossiles sont aujourd'hui enfouis dans l'épaisse végétation méditerranéenne. L'incendie révèle trop souvent le fruit du travail obstiné des hommes, les bergeries, les chapelles, les tombeaux, les aires, les canaux, les moulins, qui parsèment littéralement le paysage. Les limites communales indiquent clairement la recherche de la complémentarité altitudinale, depuis la plaine d'hivernage jusqu'aux pâturages d'été, ou plus modestement des zones fluviales et torrentielles humides aux terroirs arboricoles et forestiers. L'utilité économique de ce type de mise en valeur agricole et animale a le plus souvent disparu. La

²Les deux agglomérations principales et quelques centres secondaires (Porto-Vecchio, Calvi, Corte...) concentrent l'essentiel de la population. En 1993 ces 25 communes ont domicilié 2140 naissances, exactement les trois-quarts du total insulaire. Les 235 autres communes se sont contentées du quart restant (714). La moyenne annuelle des premières est donc de 85,6 naissances (pour 64,3 décès). Celle des secondes de 2,13 (pour 3,47)... Ces quelques données illustrent sans mal la modestie des volumes et une démographie à deux vitesses.

familiarité qu'elle induit avec le milieu perdure. Faut-il s'étonner de l'extrême importance accordée à la chasse, et plus précisément aux battues aux sangliers ? Il faut avoir vu la connaissance fine d'une topographie pourtant complexe, des habitudes des animaux, l'organisation tribale des hommes, la passion des armes et du fait cynégétique, pour comprendre le phénomène atypique de résurgence historique. Il reste aussi de ce mode de vie l'atavisme de la montagne, cette passion qui emporte bien des jeunes vers les sommets enneigés ou vers les lacs glaciaires.

On réalise de cet état d'esprit, les difficultés sans nombre qu'a pu éprouver l'administration génoise puis française à gérer de façon stable le milieu. Le contrôle de l'élevage extensif n'est toujours pas assuré. L'abolition des droits collectifs fonciers est encore loin d'être passée dans les faits. On notera aussi que l'intégration psychologique du milieu n'en laisse pas moins la priorité à l'utilisation concrète. Cela était évident quand les communautés ont eu à assurer des siècles durant leur subsistance. Les conditions de vie ont été épouvantablement difficiles jusqu'aux années trente, et le travail des hommes harassant. La situation actuelle ne laisse plus aux activités rurales qu'une portion ultra minoritaire. La population n'en est pas moins marquée par une nette tendance prédatrice. Chasse, pêche, activités de cueillette, coupes de bois, recours à l'incendie, décharges plus ou moins sauvages et systématiques, témoignent trop souvent d'une regrettable sous-estimation des questions environnementales. Sur un plan plus général, on comprend aussi la méfiance a priori à l'égard du visiteur, plus encore du nouvel installé, les difficultés à sortir d'une inextricable indivision, à établir un droit commun, à imposer les arbitrages d'un POS ou d'un Schéma d'Aménagement. Nous souscrivons sans mal à la remarque qu'Albert Quantin faisait en 1911 :

"le Corse tient à la propriété personnelle par atavisme et par nécessité... Il jouit en communisme pratiquant, des biens communaux."

Il est habituel de dire que le Corse n'est pas un marin. La Corse a pourtant été à la croisée de tous les chemins maritimes de Méditerranée Occidentale. Le paradoxe n'est qu'apparent. Le repli interne est la trace de siècles de contacts conflictuels avec les puissances et les visiteurs extérieurs. L'explication historique est pourtant insuffisante. Les contacts humains avec la terre ferme, Italie pendant des siècles puis France, les échanges de toute nature, ont en effet été considérables. Il faut donc bien considérer aussi que l'appel du milieu est fort. Parce qu'il est insulaire certainement. Mais également par sa puissante personnalité, par sa division en micro-régions fortement individualisées, qui sont des cadres de vie fermés immédiatement perceptibles. Ce milieu parle à l'homme.

La personnalisation du cadre familial est la conséquence logique de ce qui précède. On pourrait multiplier les exemples d'anthropomorphisme, de sites interprétés comme des unités vivantes, du "lion" de Roccapina à la "*sposata*" pour toujours pétrifiée. Combien de rochers illustrent de leurs formes tourmentées tel ou tel animal, voir Napoléon en personne. On ne finirait plus de citer les traces supposées des démêlés du diable avec St Martin (gorges, lacs, grottes, Capu Tufunatu..). Les lieux-dits, les sommets, bénéficient cependant dans la permanence de leur présence d'une familiarité chaleureuse dévolue aux membres de la grande famille. Le décor n'est pas neutre. Il répond par son intégration à la société, à l'individu même, à un besoin de certitude :

"*u liò di Roccapina ha dettu a l'omu di Cagna, tu mi guardi la marina, eo ti gardu la muntagna*" (le lion de Roccapina a dit à l'homme de Cagna: "charges toi de la marine, je surveille la montagne").

Partout la présence des saints protecteurs ajoute à la prégnance d'un espace actif où l'homme file son destin difficile et actif. Les générations passées ont semé des tombeaux partout, à

proximité immédiate des lieux d'habitation ou de travail. "Les morts se sentent bien au long des chemins qui les ont vus passer jeunes gens et jeunes filles" a écrit un poète contemporain. Ces tombeaux témoignent de la permanence du contact entre générations, et de ces dernières avec le cadre habituel de travail et de vie.

On remarquera l'opposition notable entre l'énorme peine du quotidien et le consensus dont jouit le milieu. Les cas d'indignation contre l'ingratitude de la terre ou de l'organisation sociale sont rares. La révolte, l'engagement politique progressiste ne sont pas un trait dominant de cette société de type patriarcal et paternaliste, pourtant fort inégalitaire. Aujourd'hui encore, malgré la pénétration de bien des idées politiques contestataires, la base est encore largement conservatrice. La conscience du déclin économique et humain est par contre très vivace. Elle est même devenue source majeure d'inspiration pour la poésie, la littérature et la chanson corses. On n'en finirait plus de citer les regrets et imprécations diverses que suscitent la mort du village, les cloches muettes (*campane mute*), les terres à l'abandon, et sur un plan plus personnel le déchirement du départ³. Cette conscience est assurément un des moteurs essentiels de la contestation politique qui a atteint ces dernières années un degré considérable malgré le faible niveau du support démographique.

Corses du dehors : l'île convergence

Il n'est nullement étonnant de constater le déchirement fréquent des Corses de l'extérieur. L'île, conçue globalement, est la référence centrale d'une vie, qui pour être quelquefois brillante, n'en est pas moins celle d'un déraciné. La perception d'une île est sans doute mieux établie, par les contours fixes, matériels de la côte. A la frontière politique, immatérielle, l'île ajoute la rigidité patente du rivage. Elle est de facto objet individualisé. Tout au long des temps, la Corse a joué le rôle de signe unique d'appel et d'agrégation. Elle est mère, famille, lieu de vie désiré, et plus encore lieu d'éternité. Elle est un point de convergence, pour des milliers d'individus absents provisoires, fut-ce pour des décennies.

"In le fureste d'Africa nera, Corsica amata io sognu di tè, sempre pensendu a la più dolce terra, sola speranza di vita per mè". (Dans les forêts de l'Afrique noire, Corse aimée je rêve de toi, la plus douce des terres, objectif unique de ma vie.)

Pendant un siècle et jusqu'aux années soixante, le départ a été considéré comme un douloureux mais inévitable moyen de promotion et même de simple survie. L'arrivée des rapatriés, les mutations économiques, ont renversé l'image. Etudier, travailler, vivre dans l'île constitue pour la majorité des jeunes un objectif central.

Les cas d'intégration externes ne sont bien entendu pas rares. Mais il ne deviennent dans la plupart des cas accomplis qu'en deuxième ou troisième génération. Et encore, les faits de retour aux sources sont-ils fréquents. On pourrait citer bien des exemples de fils de Corses, souvent d'ailleurs mariés au dehors, se débattant obstinément pour trouver dans les maigres possibilités de l'île des opportunités de réinsertion. Comme on pourrait citer bien des exemples de personnes ayant passé leur vie à Paris ou en Amérique Latine, venant chaque fois qu'il le peuvent visiter les lieux où ils seront enterrés. Ce réflexe d'anguille n'est-il pas la meilleure preuve qui soit de la perception d'une fatalité supérieure, intangible, qui unit un être à une parcelle d'univers ? La maison familiale joue évidemment un rôle particulier que nous n'évoquerons pas ici. On observera au passage que la perception du monde extérieur – aussi bien pour les Corses résidents que pour les expatriés – est indissociable de celle de l'île elle-même. Cette conscience externe accompagne invariablement la destination principale des flux

³En un siècle, 250 000 Corses environ ont quitté l'île, à partir de 1870. La Corse n'a pas encore retrouvé son volume d'habitants du début du XX^{ème} siècle, marquant une nette rupture avec le modèle insulaire Méditerranéen.

humains. Historiquement c'est l'Italie qui a joué le rôle de "*terra ferma*", c'est-à-dire de référence supérieure. Depuis plus d'un siècle maintenant cette fonction est remplie par la métropole. Il est révélateur que le terme actuel de "continent" passé dans le vocabulaire quotidien, désigne de façon très restrictive le continent français. L'Empire a joué un siècle durant un rôle majeur : Alger, Dakar, Saïgon ou Tananarive ont fait partie du paysage mental des Corses au même titre que Toulon ou Marseille. L'histoire contemporaine des Corses, personnelle, familiale, politique et économique, s'est déroulée de façon quasi exclusive dans l'aire politique française. Après des décennies de construction européenne, rien n'indique que l'adéquation de ce fonctionnement aux réalités géographiques (le rééquilibrage entre PACA, Ligurie, Toscane et Sardaigne notamment) s'effectue sur un mode dynamique. Contrairement à ce qui pourrait être, la Corse est très en retard dans son intégration au fait communautaire, sur ce qui s'est opéré dans bien des régions de l'Union et du "continent" français.

Immigrants : la primauté de l'économique

L'état d'esprit des nouveaux arrivants ne peut bien entendu être de même nature que celle des personnes de souche. Depuis toujours la Corse, tant géographique qu'humaine, propose un cadre physique et une société qui appellent à des réactions fortes. Les visiteurs jettent un regard intéressé, et tout au long des productions littéraires ou journalistiques les avis, pas toujours sympathiques, abondent⁴. Ceux qui s'installent sont conduits à composer avec l'environnement. La prise de contact conduit en fait à des suivis très dissemblables, qui vont du rejet pur et simple à l'intégration sans problème. Bout du monde isolé, société de brutes insupportable, tel est le sentiment de type sénéquien. Il est minoritaire. Plus souvent l'île a offert et offre toujours une dynamique préhensible où se fondent les hommes. Il est certain que la greffe demande le temps de la connaissance, des gens, des us, des régions. La barrière de la langue, hier essentielle s'est étiolée : l'acculturation, trop rapidement fait son œuvre.

Au delà du dualisme rejet/intégration, une ligne essentielle de fracture s'est dessinée récemment, avec l'explosion du tourisme et l'amplification considérable de circulation de monnaie. Elle oppose les migrants traditionnels sans dimension économique particulière (fonctionnaires..), et les investisseurs dont la position dans la société corse fait objet de débats serrés. Partenaires indispensables du développement pour les uns, ils sont pour les autres de redoutables bétonneurs. Elle sépare aussi deux franges de l'opinion : celle favorable à l'évolution, au mouvement, au droit à la ressemblance, celle qui dénonce la perversion de l'argent facile et la dérive monétaire de la société. Le problème n'est pas nouveau, la Corse ayant joué à bien des reprises le rôle de terre de conquête (Rome, Gênes, France au XIX^{ème} siècle...) Il est certain que l'opportunité financière ouverte par la mise en valeur agricole d'abord, par l'investissement touristique ensuite, a modifié lourdement le rapport homme-terre. L'arrivée des rapatriés a constitué un phénomène massif d'installation d'une population aux caractéristiques bien affirmées et donc difficilement assimilable. L'explosion du tourisme qui a attiré sur l'île des milliers de spécialistes divers de la banque, de la finance, de l'immobilier et du loisir, constitue une nouvelle et lourde évolution. Ainsi les plaines littorales, longtemps infestées et méprisées, sont devenues les objets essentiels des aménagements modernes. Il est hors de doute que l'œil de l'investisseur est dicté par des préoccupations matérielles. Le passé, l'affection, la nostalgie n'y jouent plus – au mieux – qu'un rôle subsidiaire. Depuis quelques décennies la Corse subit une inquiétante pression immobilière et spéculative que les textes administratifs gèrent à minima et que la violence clandestine contient non sans de regrettables conséquences. On comprend qu'il serait excellent de trouver une solution pertinente à cette question. La Corse

⁴On ne traitera pas ici du cas particulier des touristes. On notera simplement que la Corse "île de beauté" se résume pour l'essentiel à la mer, à la plage, au soleil. La montagne concerne depuis peu une frange minoritaire, avec le GR20, les sommets et les lacs. Les coteaux, sièges principaux de vie il y a un siècle, aujourd'hui désertés, sont presque totalement ignorés de la clientèle.

sanctuaire coexiste difficilement avec la Corse vache à lait, l'attachement au sol avec l'approche technocratique et spéculative.

On peut aller bien plus loin que les questions de type matériel. La valeur culturelle accordée à la Corse constitue un autre type de frontière essentielle. La nature des relations qui unissent l'île à l'extérieur est composite. Cela va de la revendication du droit à la différence, au besoin de ressemblance. C'est bien connu, la mer sépare et unit à la fois. La qualité de vie, la familiarité entre les hommes, la nature de leurs relations, etc. constituent pour beaucoup un cadre sécurisant et positif. Mais il est facile d'identifier aussi des jugements plus critiques et quelquefois de nature péjorative. Il peut arriver qu'ils intéressent globalement la communauté corse, pour en contester certains aspects : inefficacité, clientélisme, absence d'ambition et de qualité, parasitisme etc. Il est fréquent aussi de constater une soumission systématique au fait extérieur : ce qui se fait ailleurs (enseignement, médecine, travail..) est de meilleure qualité. L'ambiguïté n'est pas mince : s'il s'agit de traduire une volonté d'amendement, une recherche d'excellence, l'argument, bien que pêchant par globalisation et manque de nuances, est admissible. S'il s'agit d'une volonté de critique, d'une manifestation de mépris, on peut identifier une réaction d'autoflagellation, bien connue en situation coloniale. Elle ne porte en tant que telle aucun germe de progrès.

Trouver un dénominateur commun ?

Avec les mutations économiques et humaines récentes la société corse a subi une fracture majeure de nature historique telle qu'elle n'en avait plus connu depuis la romanisation. Le passé est toujours bien implanté dans les esprits, mais son avenir comme signe culturel majeur n'est plus assuré. Le contexte économique, culturel, social s'est radicalement modifié depuis quelques décennies. Il n'a plus que des rapports très lointains, non seulement avec le XIX^{ème} siècle, mais également avec celui des années soixante. L'échelle des valeurs, le niveau et le mode de vie, les mentalités, ont en permanence évolué. Le rapport de l'homme à la terre a intégré des quantités d'intrants nouveaux. Malgré tout, il reste encore dans les certitudes intérieures bien des traces qui viennent de très loin, et que les natifs de l'île savent posséder en commun. Ce capital qui forme le soubassement intime d'une culture est en voie d'érosion rapide. Ouverture et médias jouent comme partout leur rôle. Sur les 90 000 habitants supplémentaires enregistrés en trente ans, 75 000 proviennent des excédents migratoires directs, et l'on comprend que les effets démographiques induits sont également considérables...

La société corse, affaiblie par un siècle d'émigration continue, bouleversée par l'arrivée contemporaine de ces dizaines de milliers de personnes, est le siège d'une dynamique massive d'acculturation. Le rapport de l'île à ses habitants est en train de subir une évolution dont l'érosion de la langue n'est sans doute qu'un révélateur premier. C'est aussi l'image subjective de la Corse, dans sa variété et dans ses lignes de force, qui est en train de changer. Les contours de ce qui se fait de neuf n'ont certainement pas que des aspects positifs. Il est pourtant difficile d'admettre une image d'île vacances, d'île résidence ou simplement d'île d'indifférence, et il est impossible de tolérer la nature des nouveaux rapports sociaux, tels qu'ils semblent se dessiner. Il faudra donc déchiffrer les chemins d'une stabilisation ou d'une évolution de progrès. Ce n'est a priori pas facile.
